

que la conne de mère de mon copain est entrée un jour dans ma vie

C'est aujourd'hui l'Ascension. Jésus s'élève, je reste couché. Du rez-de-chaussée monte la voix de John Lennon ; Joël a dû mettre la musique un peu fort. John m'interpelle : « I'd love to turn you on », mais dans mon demi-sommeil, je reste éteint. S'ensuit une envolée de cordes capophoniques, je la connais par cœur, je l'accompagne et j'attends un claquement de porte qui ne vient pas. Ça me réveille tout à fait. Paul McCartney enchaîne « Woke up, fell out of bed » sur une sonnerie de réveil.

Mais pourquoi donc me suis-je attendu à entendre un claquement de porte au (littéralement) beau milieu de « A Day in the Life » ?

Me revient en mémoire cette chanson telle que l'excrétait mon petit magnétophone à cassettes. Pendant des années, je n'ai connu que cet enregistrement, effectué chez un copain à partir du disque vinyle. Il n'avait qu'un simple tourne-disque muni d'un haut-parleur avare que la musique exténuait. Le son aigreur qui en sortait se mêlait aux bruits environnants de la maison et de la rue, avant d'être capté par le micro sourd de mon magnétophone. Nous mettions le son à fond, afin que le rapport musique/bruit soit plus favorable. C'est sans doute ce qui avait conduit la mère de mon ami à venir voir ce qui se passait, puis à ressortir précipitamment, inscrivant à jamais sur la musique des Beatles — mais pour moi seul — la cicatrice d'un claquement de porte.

Et pourtant : malgré les crachements du disque creusé par le saphir et étoilé de poussière sonore, la double trahison des fréquences par le haut-parleur puis par le micro, les bruits entrés par effraction et le chuintement qu'engendrait mon magnétophone sur le tout : c'était les Beatles, c'était de la musique⁴³.

⁴³ Pendant longtemps, cette qualité d'enregistrement nous a semblé suffisante. Puis nous avons eu des chaînes Hi-fi, de plus en plus imposantes, des enceintes énormes, des éléments choisis un par un, couverts de boutons et d'indications, décorés comme des généraux soviétiques. Je me rappelle l'émotion d'un spécialiste qui, méprisant le Compact Disk qui venait d'apparaître, m'initia à la véritable mélomanie et me donna à entendre la merveilleuse combinaison de haut-parleurs électrostatiques alimentés par un amplificateur Electrocompaniet ressemblant à deux moteurs de Solex, lui-même nourri par une platine Linn Sondék sur ressorts ; posant le diamant sur la galette de vinyle, il leva les yeux au ciel : jamais les crachouillis de la poussière n'avaient été si purs ! À la pureté numérique et aseptique, il préférait la minutieuse restitution de l'usure et des impuretés accumulées, comme si elles avaient été de Beethoven. Puis les chaînes devinrent de plus en plus petites, la musique elle-même fut compressée, les boutons se firent moins nombreux, jusqu'à cet iPod lisse comme un galet et guère plus épais, qui pourrait contenir toute ma discothèque si j'écoutais encore de la musique.